

# Croire, ce n'est pas ce que l'on croit.

Au cœur de la foi : le désir de la rencontre de l'autre

« Partager autrement », 7-11-2015, Neufchâteau, Conférence de Hadwig Müller, Freiburg i.Br.

Croire, ce n'est pas ce que l'on croit. On pourrait dire aussi : Croire, ce n'est pas ce que l'on pense. Voilà *un* sens de « croire ». Et nous ne sommes ni au clair sur ce que nous pensons ! Quelle est notre idée sur ce que c'est « croire » ? Il n'y en a pas d'idée unique. Il n'est pas facile d'y répondre. Et pour cause ! Croire, c'est un dire, un agir, une attitude envers l'autre pleine d'ambiguïtés. Et nous pouvons nous laisser guider par ces ambiguïtés pour aller au fond de ce que croire est. Nous mettons-nous en route !

Notre chemin aura trois étapes. D'abord, nous allons approfondir que croire, c'est accepter un manque. Mais nous n'en restons pas. Car croire, c'est aussi accepter un don ! Ce sera notre deuxième point. Puis nous verrons que justement le manque peut se révéler un don ! Et voilà notre troisième point : croire, c'est accueillir le don d'un manque.

## 1. Croire, c'est accepter un manque – le manque de savoir

Regardons quatre situations concrètes de plus près :

*Le langage courant.*

« *Je crois* » veut dire : *je ne sais pas*.

Quand nous voyons quelque chose nettement, nous ne disons pas que nous croyons de voir telle chose. Sachant clairement que deux et deux font quatre, nous ne dirions jamais que nous le croyons. L'élève qui répond à la question du professeur quand Napoléon Bonaparte est né : « Je crois qu'il soit né en tel an ... » aura mauvaise note. Il aurait dû dire « je ne sais pas ». Quand nous utilisons le mot « croire », nous sommes toujours dans le brouillard. Il n'y a pas de savoir clair et précis par rapport à ce que nous croyons. Ce que nous croyons, nous ne savons pas, nous ne voyons pas. En disant « je crois que ... » nous exprimons un manque de certitude.

Mais le contraire est vrai aussi : Nous disons en quel Dieu nous croyons, et cela fait notre certitude !

*La profession de foi.*

« *Je crois* » veut dire : *je confesse la foi de l'Église*.

Quand nous confessons notre foi en disant « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant ... » nous sommes loin d'avouer notre manque de certitude ! Nous savons bien sûr que ce que nous confessons être notre foi n'est pas objet d'un savoir, mais cela ne nous fragilise pas, au contraire : Notre « je crois » est comme un acte de force, un acte de résistance : Sachant que l'affirmation que nous soutenons n'est pas objet d'un savoir, nous la soutenons *quand même*.

Et voilà plusieurs attitudes possibles. Ou nous cherchons à convaincre : il y a des raisons pour notre foi en Dieu, il y a des arguments du côté du savoir. Ou nous rejetons toute

espèce d'interrogation du côté du savoir : pas de questions, pas de discussions. Ou nous admettons que nous n'avons pas d'arguments : notre croire peut paraître irraisonnable, mais nous ne pouvons pas vivre autrement. Peut-être, cette attitude, libère-t-elle une nouvelle recherche sur ce que signifie notre « croire ». Nous y reviendrons !

*La réponse à une personne face à moi.*

*« Je crois » veut dire : j'associe à une affirmation l'aveu de mon non-savoir.*

Quand quelqu'un me demande si je soutiens telle ou telle affirmation, il m'arrive souvent de marquer ma réponse par une hésitation. Avant de dire que je soutiens l'affirmation, « oui » – ou que je ne la soutiens pas, « non » – je dis « peut-être », je ne suis pas sûre, je crois. Croire, c'est aussi avouer un manque de certitude par rapport à une affirmation, même une affirmation soutenue dans la foi chrétienne.

Voyons trois exemples :

(a) Quelqu'un me demande : Tu connais cette personne ? J'ai tendance de dire « oui ». Mais en même temps, je me demande, si j'ai le droit de répondre par l'affirmative. Qu'est-ce que cela implique « connaître » ? J'hésite : « Je *crois* que je connais cette personne. »

(b) Lors d'une enquête, l'interviewer me pose la question : « Est-ce que vous croyez en Dieu ? » Je ne suis pas prête à dire un « oui » simple et cent pour cent. Je voudrais m'expliquer davantage et je dis : « Je crois que je crois en Dieu. »

(c) Avec une amie j'ai rendu visite à une collègue de classe gravement malade. Après notre visite, j'accompagne l'amie à la gare d'où elle va partir. Sur le quai, en attente du train qui va arriver à chaque moment, elle me demande : « Crois-tu vraiment à une résurrection ? » Ma réponse vient presque sans moi : « Oui, je crois à une résurrection ! Je n'en sais rien, mais je crois à une résurrection de corps et d'âme, avec tout ce qui nous rend uniques, avec nos blessures guéries. » Le train arrivé, nous en restons là.

La situation où je me trouve face-à-face à l'autre – soit-il une personne inconnue ou une amie – me permet de dire ce que je crois tout en acceptant mon non-savoir, et en donnant à ce manque de savoir qui définit le « croire », tout son *poids positif*. Même quand j'explique ce qui signifie pour moi de croire à la résurrection, c'est important de dire en même temps que je n'en sais rien. Avouer mon non-savoir me rend vulnérable. Quand je dis ce que je crois, je suis reconnaissable en tant que personne unique, avec les limites, les ombres et lumières qui sont les miennes.

C'est le face-à-face à l'autre qui me permet d'avouer mon manque de savoir tout en disant ce que je crois. Et c'est dans la relation à l'autre que « croire » au sens d'accepter un non-savoir, se révèle fondamental, à savoir : la condition sans laquelle il n'est pas possible de vivre une relation.

*La relation à l'autre.*

*« Je crois » veut dire : j'accepte mon non-savoir et je fais confiance.*

Accepter le manque de certitude, consentir à une limite du savoir fait la faiblesse du « croire » et en même temps la force d'une relation.

D'abord la faiblesse. C'est elle qui rend croire inacceptable pour des personnes aujourd'hui, qui sont fiers de leur propre savoir et du progrès des connaissances de leur génération. Pour eux, croire signifie renoncer à aller plus loin dans ce que l'on peut connaître et savoir. C'est pourquoi ils considèrent croire une affaire pour les enfants et les personnes mal formées ou moins intelligentes. L'histoire de l'Église et la Bible semblent leur donner raison. L'Église avait du mal à accepter des connaissances des sciences, parce que, selon son jugement, elles contredisaient la Bible. Et celle-ci raconte tout au début l'interdiction de vouloir savoir : l'interdiction de connaître le bien et le mal.

« De tous les arbres du jardin manger, tu mangeras. Mais de l'arbre du connaître bien et mal, tu n'en mangeras pas, car, au jour où tu en mangeras, mourir tu mourras. » (Gn 2, 16-17) André Wénin, professeur de théologie biblique à Louvain, présente une approche narrative des premiers chapitres de la genèse<sup>1</sup>. Il y explique bien que c'est la faiblesse du croire, son non-savoir, qui fait sa force. Voyons cela de plus près.

### *La faiblesse du croire, son non-savoir, fait sa force : Le récit de Genèse 2, 16-17*

Pourquoi le créateur de l'humain lui assigne cette limite ? L'ensemble de la narrative de la création (Gn1 et Gn 2) peut être lu comme un récit sur les dons donnés par Dieu pour vivre. Tout est donné pour vivre. De l'ordre du temps et de l'espace jusqu'à la relation humaine. Ici, dans les vers 16 et 17 de Gn 2, tous les arbres et leurs fruits sont donnés à en manger. Or, si au cœur de ce don de la nourriture, il est question d'une limite, on ne peut que supposer que cette limite, elle aussi, est un don qui sert à vivre. Et en fait, cette limite sert à vivre. Car

« vivre c'est consentir à un 'en-moins', faire le deuil de la totalité, acquiescer au manque. Sans cela, c'est la mort de l'humain. Non la mort physique – ce retour inéluctable à la poussière est naturel (voir Gn 3,19) –, mais la mort de l'humain comme être à la fois de désir et de relation (...). » (66)

La limite permet des relations en protégeant l'espace de l'autre. En fait, immédiatement après avoir donné une limite le créateur dit : « Il n'est pas bien que l'humain soit (à) lui seul. Je ferai pour lui un secours comme son vis-à-vis. » (Gn 2,18) Ce n'est pas bien pour la vie que ce qui fut créé reste seul et ainsi sans limite et sans relation.

Pourtant, il n'est pas exclu de comprendre l'ordre du créateur bien autrement. Ainsi, le serpent explique à la femme plus tard que Dieu est jaloux et veut protéger son privilège de connaître le bien et le mal. Quel est donc le sens de l'ordre divin ? Il ne s'offre pas au savoir. L'ordre de Dieu protège le non-savoir.

Une relation humaine exige de chacun des partenaires qu'il consente à un non-savoir sur l'autre, tout autant que sur lui-même. Quand un couple peine et se dispute, il n'est pas rare que l'un riposte à l'autre : « Mais je te connais, je sais que tu as fait cela .... Tu agis toujours de cette manière .... » Qui dit cela, fait de l'autre son prisonnier. Il n'est plus libre, il est ôté de son côté inconnu, de sa capacité d'agir autrement qu'attendu, de surprendre l'autre et lui-même, enfin, de vivre. Puisque, vivre, cela nous surprend

---

<sup>1</sup> André Wénin, D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain. Lecture de Genèse 1,1-12,4, Les Éditions du Cerf, Paris 2007. Voir surtout les pages 62-69. Les chiffres après les prochaines citations sur les pages 3 et 4 se réfèrent à ce livre.

toujours, il y a toujours de l'inattendu. Le « je te connais, je sais qui tu es » de l'un ou de l'autre est comme une arme qui peut tuer. Pour protéger la vie dans la relation, il faut laisser une brèche pour le non-savoir, pour le peut-être, pour le manque de certitude qui définit le « croire ».

Voilà la force du croire au sens du non-savoir : Le non-savoir marque la limite où finit ce que l'on peut savoir de l'autre et où commence la confiance donnée à l'autre. Sans cette limite qui ouvre le champ de la confiance, aucune relation n'est possible – ce qui est vrai aussi pour la relation à Dieu. Dieu assigne à l'humain une limite, sans expliquer son amour derrière l'ordre qu'il donne, pour ne pas étouffer la liberté de l'humain.

« Pour percevoir cet amour, il faudra que l'humain fasse le deuil de la volonté de saisir, de savoir ; il faudra qu'il prenne le risque de l'obéissance à la parole, donc de la confiance en celui qui parle, du lâcher prise, de la dé-maîtrise, loin de toute certitude. » (66)

Et cette confiance elle est réciproque, ou plus exactement : Elle est *d'abord* la confiance de Dieu envers l'homme. Dieu ne connaît pas plus le cœur de l'humain que ce dernier ne sait quelle intention sous-tend l'ordre entendu. Dieu ne sait si l'homme répond avec confiance la confiance qu'il lui donne, en lui donnant la vie et les conditions de s'épanouir.

Nous voilà à la fin de ce premier point : En parcourant les situations où « croire » prend son sens à partir du savoir ou plutôt du manque de savoir, nous en sommes arrivés à la confiance, qui est d'abord un don, don reçu et don donné.

## 2. Croire, c'est accepter un don – le don de la confiance

### *Confiance – don reçu pour vivre*

Il y a des moments où vivre va de soi, mais il y en a d'autres où nous faisons l'expérience que la vie n'est pas chose gagnée une fois pour toutes. Vivre c'est bouger, lutter pour vivre mieux, sans douleurs, avec des ressources, en sécurité, en paix, libres, reconnus, ensemble avec ceux et celles que nous aimons etc. Or, partout où des personnes vivent et luttent pour vivre, ils témoignent d'une foi en la bonté de la vie, une foi tout élémentaire. Celle-ci peut se dire de plusieurs manières : Les personnes font crédit à la vie ; elles ont du courage pour s'y maintenir et affronter tout ce qui ne va pas de soi ; elles parient que la vie tient une promesse sans qu'elles puissent la définir ; elles sont motivées par le désir de réussir leur existence ; enfin, elles croient qu'il est bon de vivre ! C'est une foi reçue avant tout effort, toute peine, tout combat, c'est un don gratuit pour vivre.

Il n'y a pas de vie humaine sans cette confiance élémentaire. Personne ne peut vivre sans croire qu'il est bon de vivre. « Vivre et croire en la bonté de la vie sont une seule et même chose. »<sup>2</sup> Cette « foi » absolument nécessaire pour vivre au jour le jour, est une foi universelle et première. Elle existe avant la foi chrétienne, avec laquelle elle n'est pas à confondre. Car elle est le fondement de toute foi en Dieu qui fasse partie de l'identité

---

<sup>2</sup> Philippe Bacq et Christoph Theobald, *Passeurs d'Évangile. Autour d'une pastorale d'engendrement*, Les Éditions de l'Atelier, Ivry-sur-Seine 2008, 21.

d'une personne. Sans la foi première en la bonté de la vie, il n'y pas de foi en Dieu. Il n'y a pas de foi chrétienne.

Nombre d'activités de la pastorale veulent garantir et améliorer la transmission de la foi chrétienne. Mais l'obsession par la perte de la mémoire chrétienne empêche de voir ce qui est donné gratuitement, « de percevoir la foi en la vie qui anime tant d'existences autour de nous »<sup>3</sup>. Percevoir ce don premier de la confiance que la vie vaut la peine d'être vécue, c'est le mérite de Christoph Theobald et Philippe Bacq, deux jésuites. Ils découvrent la présence de l'Évangile dans cette « foi première » et en font le fondement de ce qu'ils appellent la « pastorale d'engendrement ».

La force de ce don reçu pour vivre se manifeste particulièrement là où la vie est menacée. Pensons à ces innombrables personnes qui cherchent à vivre hors de leurs pays, où règnent guerres, violences, agressions et destructions arbitraires, toute sorte de mort imprévisible, par tueurs, par la faim, le froid, les maladies ... Elles sont prêtes à affronter les dangers du désert et de la mer, et la solitude sur des terres étrangères, pour vivre. Contre tout ce qui rend leur vie impossible elles croient qu'une autre vie, un autre monde soit possible, et elles vivent de cette foi.

Dans les évangiles ce sont les personnes malades, perturbées, délaissées, paralysées, aveugles et sourdes, inquiètes d'un être proche, qui veulent quand même vivre et cherchent Jésus de Nazareth. Ce sont justement ceux et celles qui peinent de vivre, qui savent que Jésus peut leur ouvrir le passage vers une vie libre de tous ses impasses douloureux. Et Jésus se laisse toucher par leur foi en la vie : « Va, ta foi t'a sauvé(e). »

### *Confiance – don donné pour faire vivre*

Nous arrêtons-nous un moment pour regarder ces scènes dans les évangiles. Que se passe-t-il ? Des personnes qui ont du mal à vivre vont à la recherche d'une vie moins dépendante, moins méprisée. Elles croient en la bonté de la vie qu'elles n'avaient pas la chance de goûter. Elles reconnaissent en Jésus de Nazareth la source de la vie et vont vers lui avec leur désir de vivre. Elles lui offrent leur confiance que la vie vaut la peine d'être vécue. Elles lui offrent ce don de la confiance élémentaire, ce don qu'elles ont reçu gratuitement avec leur propre existence.

Et c'est ce don qui fait l'émerveillement de Jésus. Il s'exclame : « Ta foi t'a sauvé ! ». Il reçoit le don de la foi offert par les pauvres, et il y reconnaît la présence de Dieu, créateur de la vie et donateur de cette confiance élémentaire en la vie. Et il ne se tait pas : Il donne des mots à ce qu'il reconnaît : Il parle en publique de la foi des personnes qui veulent tout simplement vivre. Et tout en découvrant ce don de la confiance que l'autre a reçu de Dieu, et en s'étonnant en haute voix de ce don, il permet aux personnes d'avoir accès à leur confiance, de décider d'avancer dans la foi en la vie et de vivre plus pleinement. Ainsi, Jésus passe l'Évangile, puisque l'Évangile, c'est la nouvelle d'une bonté radicale. Jésus est le « passeur d'Évangile », comme dit Christoph Theobald.

---

<sup>3</sup> Philippe Bacq et Christoph Theobald, Une nouvelle chance pour l'Évangile. Vers une pastorale d'engendrement, Les Éditions de l'Atelier, Ivry-sur-Seine 2004, 71.

Après Jésus de Nazareth sont passeurs d'Évangile tous ceux et celles qui savent recevoir la confiance d'une personne qui peine. Qui reconnaissent sa foi en la vie et lui donnent accès à sa propre source de vie ensevelie. Qui réveillent la foi en la vie dans l'autre par leur parole et lui rendent ce don de la confiance pour qu'il puisse avancer dans un passage difficile de sa vie : Où l'on se bat avec l'échec d'une relation, avec une maladie, avec la perte des proches, avec la solitude de la vieillesse. La personne qui se trouve devant l'un de ces passages difficiles, a besoin de l'autre pour renouveler sa foi en la vie, pour passer le seuil. Elle reçoit la confiance d'un passeur et l'encouragement par sa parole. Mais un passeur – ni Jésus – ne peut faire confiance à la place de l'autre.

*Croire en la bonté de la vie – c'est un acte libre et risqué.*

La confiance en la vie est un don gratuit, mais il s'agit de l'accepter et croire en la vie. C'est un acte. Chaque jour à renouveler et jamais garanti. Dans l'acte de faire confiance en la vie, personne ne peut se faire remplacer. Personne ne peut poser cet acte à la place de l'autre. Nombre de personnes ont du mal de faire acte de la foi en la vie, qu'elles ont reçu en tant que don gratuit, qui ne les oblige à rien. La confiance donnée par Dieu est un acte de liberté qui laisse libre. Qui le reçoit est libre de répondre à ce don en faisant confiance ou non. Nous en faisons l'expérience dans nos relations humaines. Qui fait confiance à l'autre va attendre que l'autre fasse de même, mais ce n'est qu'un pari. Il se rend vulnérable.

Et qui ne fait pas confiance ? La peur peut être un poids lourd. Les souvenirs d'une enfance mal aimée y sont pour quelque chose. Peut-être manque-t-il l'expérience heureuse d'un saut dans l'inconnu. Peut-être des blessures anciennes empêchent-elles d'accueillir de la bonté. Il y a tant de raisons pour ne pas faire confiance. Finalement, c'est un acte risqué. Rien n'est garanti en avance. Comment savoir, si l'autre à qui je confie ma demande, ma faiblesse, ne me déçoit ? Je n'ai pas de certitude. Mieux vaut donc ne pas faire confiance. Je vis, mais sans prendre la vie en mains, sans lutter pour avancer vers une vie en plénitude. Croire ou ne pas croire en la vie est une décision qui ne peut être enlevée à personne.

Jusqu'alors, nous avons vu : Croire est une affaire de recevoir : d'accepter un manque et un don. Croire est une affaire d'accueil, une affaire de mains ouvertes. Sans enlever à la personne la responsabilité de l'acte d'ouvrir les mains. Croire engage toujours la liberté. La personne n'est jamais quitte de la nécessité de décider : si elle valorise un non-savoir ou si elle le considère un déficit ; si elle fait confiance à la bonté de la vie ou si elle cède à la peur et à la résignation. C'est pareil pour « croire » au sens que nous allons développer dans ce troisième point.

### 3. Croire, c'est accueillir le don d'un manque – le manque d'une personne

Nous l'avons vu : Croire est surtout l'acte de la foi vécu dans la relation. Et non seulement dans la relation à Dieu, mais aussi dans des relations humaines. Ce qui se vit dans la relation à l'autre humain peut faire comprendre ce qui se vit dans la relation à

l'Autre de la foi chrétienne et vice versa. L'acte de croire dans la relation à Dieu aide reconnaître combien est mystérieuse la relation à l'homme. Et l'acte de croire dans la relation à l'homme aide analyser le vécu dans la relation à Dieu.

C'est la relation entre des hommes et entre l'homme et Dieu, qui est au centre de la pensée de Michel de Certeau. Plus précis, c'est le vécu de la relation à l'autre sous l'aspect de son altérité. Cette altérité se manifeste de différentes manières : elle va d'une présence autre, inattendue, jusqu'à l'absence de l'autre. À chaque fois l'expérience de l'altérité est l'expérience d'un manque. Voilà que « croire » entre en jeu.

*Le manque de celui en qui nous croyons : « Il n'est pas ici. » (Mc 16,6)*

« Nul homme n'est chrétien tout seul, pour lui-même, mais en référence et en lien à l'autre, dans l'ouverture à une différence appelée et acceptée avec gratitude. »<sup>4</sup>

« L'ouverture à une différence appelée et acceptée avec gratitude » est une belle définition du croire, qui explique que « la passion de l'autre » est une « fragilité qui dépouille nos solidités » (313). Notre savoir, notre pouvoir sont solides. Mais l'autre n'est pas parmi les objets à savoir et à posséder. Voilà l'expérience du manque. Celui en qui nous croyons n'est pas là où nous l'attendons. Une longue histoire avec l'autre n'empêche qu'à un instant il ne se révèle un inconnu. L'autre peut nous inquiéter comme il peut nous faire vivre. L'expérience de l'autre est redoutable comme elle est jubilante.

« La foi suppose une confiance qui n'a pas la garantie de ce qui la fonde : l'autre. Cette séduction ne tient pas son *objet*, parce que précisément c'est un *sujet* autre. »<sup>5</sup>

Le croyant ne peut pas vivre sans celui en qui il croit, mais il n'a pas la garantie de sa présence. L'autre des relations humaines échappe à toute prise. L'Autre de la foi chrétienne est insaisissable. Il est *dans* les multiples expressions de la foi comme ce qui les a permis, et il est absent pour les permettre dans leur diversité. La foi chrétienne n'existe pas sans le Christ. Mais celui, sans qui le chrétien n'est pas, s'est effacé. Il a consenti à sa mort. Après sa résurrection, le messager divin dit aux femmes : « Il n'est pas ici. » (Mc 16,6) Et une des femmes qui croient en Jésus dit la douleur du manque de celui en qui elle a mis sa foi : « Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où ils l'ont mis. » (Jean 20, 2.13)

L'évènement fondateur du christianisme a disparu et permet par sa disparition cette immense pluralité des pratiques chrétiennes dans la succession des temps et dans les différentes régions du monde à ce moment présent. L'acte de permettre signifie laisser de la place à l'autre. Laisser naître quelque chose qui ne vienne pas de moi, implique un effacement, un acte de mourir. Le manque du Christ est la condition nécessaire pour tout ce qui est né à partir de sa vie, sa mort et sa résurrection, ce qui n'est donc pas sans lui. Michel de Certeau appelle ce paradoxe « la rupture instauratrice » (183-226). Le Christ est l'autorité qui a permis que depuis deux mil ans des personnes et des communautés inventent de nouvelles manières d'agir, qu'elles changent de perception du monde, qu'elles assument un nouveau style d'existence. Mais le Christ n'est plus à saisir dans

<sup>4</sup> Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Éditions du Seuil, Paris 1987, 313. Les chiffres après des citations sur cette page et les suivantes se réfèrent à ce livre.

<sup>5</sup> Michel de Certeau, Jean-Marie Domenach, *Le christianisme éclaté*, Paris 1974, 38 (mis en relief dans l'original).

aucune des créations successives, qui n'existent pourtant pas sans lui. Il est simultanément le plus proche et le moins possédé.

Michel de Certeau trouve un reflet de cette expérience paradoxale dans la réponse de Pierre au Christ qui demande à ses amis, s'ils veulent, eux aussi, le quitter.

« Seigneur, disait Pierre, à qui irons-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. » (Jean 6,68) « Il ne saisit pas ces paroles, car elles ne sont pas de l'ordre de ce qu'il pourrait détenir ou comprendre. Mais il sait bien que, sans elles, rien de ce qu'elles lui ont découvert de lui-même, rien de ce qu'il peut risquer et faire de vrai (...) ne serait possible. En lui, le plus 'essentiel' est ce qui lui échappe le plus. »

Voici la plus belle formule pour dire l'amalgame de présence et manque dans le croire :

« Ce que je fais de plus vrai, je ne le puis sans toi – mais je ne peux pas te ramener à ce que je fais ou à ce que je sais. » (112)

*Le don du manque de celui en qui nous mettons notre foi, c'est le don d'amour : « Que je ne sois pas séparé de toi. »*

Pour Michel de Certeau, « croire » et « aimer » sont inséparables. C'est pourquoi il parle de la « faiblesse de croire ». Parce que « croire » – c'est avouer le manque d'une personne – non pas au sens du Conseil paroissial qui parle que les jeunes manquent pour rendre la communauté plus vivante. Mais au sens de celui qui aime et qui dit : « Je ne peux pas vivre sans toi. » Ou avec les mots de l'oraison dite par le prêtre avant la communion : « Que je ne sois pas séparé de toi. »

« Finalement, L'aveu de l'amour et la confession de foi se disent de la même façon : 'Tu me manques'. » (112) Les croyants sont reconnaissables par l'aveu de ce manque. Et moi, croyante ? Ce que Michel de Certeau écrit sur la faiblesse de croire, m'a renvoyée à ma propre expérience. Et j'ai senti une certaine tristesse : Il est vrai que la personne du Christ me fascine, que j'aime le chercher et rechercher dans les évangiles jusqu'à me laisser surprendre par de nouvelles découvertes. Mais l'aveu du manque propre à une déclaration d'amour ?

Et quand même : La pensée du manque de celui qui est l'évènement fondateur du christianisme, m'a fait avancer, peut-être libérée. J'avais depuis longtemps un doute qui m'intriguait et me questionnait en tant que théologienne : Étant honnête, je ne peux percevoir en moi une relation au Christ. Une relation aux personnes vivantes qui m'inspirent par leur façon de vivre et réfléchir leur foi : oui ! Une relation aux récits de ce Jésus de Nazareth : oui ! Mais le Christ lui-même ? J'ai une image du Christ. Pourtant, elle laisse plutôt voir quelque chose de moi, de ma foi, de mon imaginaire. Le Christ lui-même n'y est pas. Voilà mon doute : Est-ce que l'on puisse croire ayant pleinement conscience de l'absence de celui en qui on croit ?

Michel de Certeau m'a fait découvrir que cette conscience ne fait pas obstacle à une relation vivante, au contraire. Le manque de celui en qui nous mettons notre foi peut nourrir le désir de lui rester proche, de ne pas vivre sans lui. Dans ce sens-là le manque est un don. Mais il faut faire acte d'accueillir ce don !

*« Il s'agit pour chaque chrétien, d'être le signe de ce qui lui manque » (217)*



### *Croire et témoigner du don du manque*

Quels sont les actes, quelle est la pratique qui laisse voir que je vis le manque de celui en qui je crois comme quelque chose qui me pousse à aller plus loin ? Comment mon croire rend visible que je me laisse travailler par le manque du Christ ?

Résumons : L'Autre de la foi chrétienne « n'est pas ici ». Il n'est pas à retrouver à aucun lieu et à aucune époque. Il est, oui, dans l'immense diversité des figures que prend l'acte de croire depuis deux mil ans sur toute la terre, parce qu'elles ne sont pas sans lui. Mais aucune de ces figures ne peut prétendre qu'il y soit. Voilà qu'une première réponse se dessine : La pluralité des pratiques des croyants elle-même témoigne du manque de celui qui la permet. En tant que passion de l'autre, croire est passion de la pluralité.

En tant que référence à ce qui manque, croire est la passion de ce qui est au-delà de la limite du connu, du familier, dont je suis rassurée. Qui croit et désire s'approcher de celui qui manque est reconnaissable par sa décision de partir et repartir<sup>6</sup>, de ne pas rester tranquille, de ne pas s'endormir dans les habitudes qui lui sont devenues chères. Par la décision d'avancer vers de l'inconnu. Ce ne sont pas nécessairement des terres étrangères. « Les autres sont nos véritables voyages. » (9)

Donner signe de ce qui nous manque ? C'est retrouver l'inconnu dans le connu. Lire la bible comme si c'était la première fois. Changer de langage, pour que des mots que le temps a gelés redeviennent des voix vivantes. Aller vers l'autre en laissant derrière nous le bagage des savoirs, des certitudes, des traditions. Risquer des rencontres dans la pauvreté du non-savoir, de l'incertitude. Oser rester en silence. Reconnaître les limites d'une pratique en les dépassant pour partir vers une nouvelle pratique.

Une pratique, c'est par excellence ce qui est limité à une situation particulière, singulière. Michel de Certeau appelle la praxis un « travail sur les limites » (219), à savoir un dépassement de limites. Les chrétiens en font preuve, quand ils répondent à l'appel d'une situation actuelle. Leur praxis est dépassement et départ : Ils laissent derrière eux une situation et visent une autre situation. Ils inventent un nouvel agir dans une nouvelle situation. Par cela, ils sont signes du manque de l'Autre de leur foi. Leur praxis crée du pluriel en créant des différences : entre maintenant et auparavant, entre ici et ailleurs.

Cela arrive au quotidien toujours et partout. Les « arts de faire » qui inventent le quotidien<sup>7</sup>, sont, semble-t-il, un presque-rien. Le croyant qui a le sens de la praxis a aussi le sens de percevoir ce qui est à peine visible, de faire attention à ce qui, de soi, n'appelle pas l'attention. Les mystiques se distinguent par leur sensibilité aux instants éclairs où quelque chose bouge dans le quotidien, où surgit une « liberté inventive, productive de mille petites ruses, créatrices de micro-pouvoirs »<sup>8</sup>. Les croyants se distinguent par ce même sens des gestes silencieux, qui témoignent de la foi en la bonté de la vie.

<sup>6</sup> Voir Michel de Certeau, *La fable mystique 1*, Gallimard, Paris 1982, 243.

<sup>7</sup> Voir Michel de Certeau : « L'invention du quotidien. 1. Arts de faire », Éditions Gallimard, Paris 1990.

<sup>8</sup> Michel de Certeau lui-même avait ce sens : Voir Luce Giard, Introduction à „La faiblesse de croire“, VIII.